



LEONARDO SCIASCIA ET LA PEINE DE MORT

En 1956, Leonardo Sciascia publiait « *Les paroisses de Regalpetra* » (*Le parrochie di Regalpetra*), sa première véritable création littéraire. Des voix s'élevèrent alors, parmi la critique, pour affirmer qu'il était de ces auteurs qui n'écrivent qu'un seul livre (1). L'écrivain sicilien s'est éteint le 20 novembre dernier, à l'âge de 68 ans, laissant derrière lui une œuvre riche d'une quarantaine d'ouvrages.

Il y a peu, les éditions Fayard ont sorti la traduction française d'un « récit » que Sciascia a publié en Italie en 1987 sous le titre de *Porte aperte* (« *Portes ouvertes* »). Son intérêt est double. Non seulement il dénonce la chose la plus abjecte jamais produite par l'instinct humain - à savoir la peine de mort -, mais l'on y retrouve en outre les ingrédients de l'œuvre d'un écrivain qui s'est surtout attaché à montrer que la transparence est une condition primordiale de l'Etat de droit. Qui plus est, ce récit s'inscrit dans la continuité d'une écriture percutante par sa concision et sa sobriété.

« *Portes ouvertes* » est l'histoire d'un juge de Palerme qui, en 1937, s'oppose à ce qui, en pleine période fasciste, relevait de l'inéluctable : la condamnation à la peine de mort pour un triple meurtre. Sa carrière en est bien évidemment compromise.

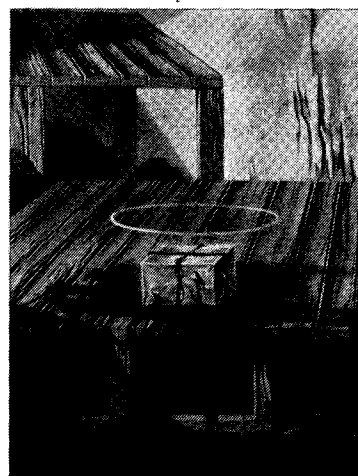
La peine de mort a fait couler beaucoup d'encre. Légion sont les écrivains et les philosophes qui se sont efforcés de la réprouver, de Cesare de Beccaria à Albert Camus, en passant par Condorcet, Victor Hugo, Léon Tolstoï, Dostoïevski, Arthur Koestler, et tant d'autres. La perspective adoptée par Sciascia n'en est pas moins originale. Celui-ci considère que la peine de mort « sert à renforcer, dans la tête des gens, l'idée que l'Etat se soucie au plus haut point de la sécurité des citoyens : l'idée que, dorénavant, on dort vraiment les portes ouvertes » (p. 25). Sciascia a même cette phrase terrible : « *Les braves gens sont la base de toute pyramide d'iniquité* » (p. 31).

On le voit, ce qui est mis en cause, c'est la peine de mort en tant qu'instrument irrationnel - forcément irrationnel - du pouvoir. Leonardo Sciascia situe sa réflexion au-delà du débat sur l'utilité ou l'inutilité de la peine de mort. Un peu comme s'il tenait ce débat pour stérile, l'inutilité de la peine de mort apparaissant au fur et à mesure que le débat est abordé sous l'angle de la raison. « *Le refus de la peine de mort est un principe qui a une force telle qu'on peut être sûr de ne pas se tromper même si on reste le seul à la soutenir...* » (p. 122). Et Sciascia de citer l'écrivain Vitaliano Brancati, dont il a été l'élève au lycée de Caltanissetta : « *il n'y a aucune théorie de*

LEONARDO SCIASCIA

Portes ouvertes

traduit de l'italien par Claude Ambroise



récit

FAYARD

la rationalité de l'existant et du progrès qui puisse justifier un pareil acte » (p. 29).

La peine de mort est inefficace ? Sans aucun doute. Elle est injuste ? Certes. Mais le problème est-il vraiment là ? Lorsque le pouvoir politique fait usage de la peine de mort, est-il animé d'un souci d'efficacité ou de justice ? On a peine à le croire. L'idée de Sciascia est qu'il s'agit plutôt de tranquilliser, voire d'endormir (2). « *On dort les portes ouvertes* » : « *suprême métaphore de l'ordre, de la sécurité, de la confiance* » (p. 35). En d'autres termes, d'un instrument inefficace et

(2) A supposer que la peine de mort soit une injustice, « *garantissez-moi que la société pourra dormir sans cette injustice-là*, s'écriait Prugnon en 1791, à l'occasion de la discussion du projet de Code pénal par l'Assemblée constituante (cité par Jean Imbert, *La peine de mort*, Paris, P.U.F., 1989, p. 57).

(1) Hector Bianciotti, *Le Monde*, 22 mai 1987.



injuste, le pouvoir est parvenu à faire un usage politique, dans tout ce que la politique peut avoir de factice et de non-rationnel.

« *Portes ouvertes* » s'inscrit dans la lignée d'une œuvre marquée par une prédilection pour les intrigues policières et judiciaires, vécues ou imaginaires, anciennes ou contemporaines. Cependant, à l'inverse des romans policiers classiques, les intrigues « sciasciennes » s'obscurcissent au fil des récits et, en fin de compte, n'aboutissent jamais à un véritable dénouement. La vérité, loin de se dévoiler, se perd dans des méandres souvent énigmatiques, toujours inquiétants. Les sombres méandres du pouvoir. De tous les pouvoirs, qu'ils soient officiels ou occultes, temporels ou spirituels.

L'œuvre de Sciascia relève à la fois de l'humanisme et du scepticisme. Elle est un acharnement à affirmer le droit de chaque être humain à la dignité face au pouvoir, ce qui implique avant tout le droit de remettre en cause ce qui est établi, d'écarter ce qui est présenté comme des certitudes. Or, le doute fragilise le pouvoir et le rend vulnérable, car lorsqu'il y va du pouvoir, le doute devient contestation, donc dérange. Cette pédagogie du doute systématique s'est révélée particulièrement pénétrante dans l'essai que Sciascia a consacré à « *L'affaire Moro* » (3), car il quittait là les confins de la fiction pour entrer dans l'ancre d'une réalité pour le moins cruelle.

Dans « *Portes ouvertes* », Sciascia s'en prend à l'une des formes les plus oppressantes du pouvoir, le fascisme, à travers

l'un de ses symboles les plus féroces, la peine de mort, crime « *qui se réalise avec gratitude et gratification de la part de l'Etat* » (p. 22). Face à ce pouvoir, un homme seul résiste. A l'image de la Sicile, le « petit juge » est isolé. Comme l'inspecteur Rogas dans « *Le contexte* » (**Il contesto**). Comme le professeur Laurana dans « *A chacun son dû* » (**A ciascuno il suo**). Comme Monseigneur Angelo Ficarra dans « *Du côté des infidèles* » (**Dalle parti degli infedeli**). Comme bien d'autres « héros » de Sciascia. C'est « *la confrontation d'un individu et des forces sociales de sa destruction* » (4).

A l'instar des autres ouvrages de Sciascia, « *Portes ouvertes* » foisonne d'idées, non seulement sur la peine de mort, mais également sur l'indépendance du pouvoir judiciaire, sur le fonctionnement de la justice, sur le devoir de l'avocat, sur le totalitarisme ou encore sur la folie. Chacune de ces idées reflète une pensée rigoureuse, mise en valeur par une écriture concise et dépouillée, sans emphase ni redondance, à la limite de la frustration. Car, il est « *un homme qui observe, enregistre et parle peu* » (5).

Fidèle à lui-même, Leonardo Sciascia est d'ailleurs parti comme il écrivait : simplement, « *sans nécrologie, ni chapelle ardente* » (6).

Marc VERDUSSEN

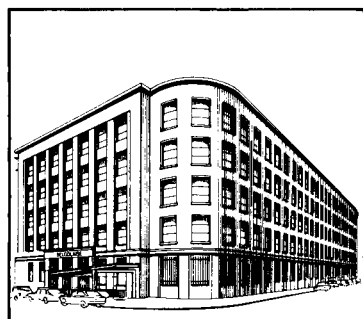
(3) Du nom du président de la Démocratie chrétienne, enlevé et assassiné par les Brigades Rouges en mai 1978.

(4) Jacques Bonnet, « *Le culte de l'opposition* », *L'Arc*, numéro spécial consacré à Leonardo Sciascia, 1979/77, p. 2.

(5) Dominique Fernandez, *Le Radeau de la Gorgone, Promenades en Sicile*, Paris, Grasset, 1988, p. 39.

(6) *La Repubblica*, 21 novembre 1989, p. 3.

AU COEUR DE BRUXELLES, CAPITALE DU MARCHÉ COMMUN



BELGOLAISE

Cantersteen, 1 - 1000 Bruxelles

Tél: 02/518.72.11 - Telex: 21375BRU - S.W.I.F.T. BLGO BE BB -
Telefax: 02/518.75.15

Trait d'union bancaire idéal entre la BELGIQUE et l'AFRIQUE.

Succursale à Anvers et Siège à Londres.

Notre efficacité est faite de l'expérience
que nous avons - depuis 1909 - du monde africain
et des besoins nécessaires à son expansion.